

Comment penser la responsabilité subjective dans la position féminine à partir du discours psychanalytique?

Alexandra ESCOBAR¹

Introduction

Lacan dans son séminaire XX, *Encore*, aborde les questions du désir, de l'amour et de la jouissance aux déclinaisons multiples. A cette occasion, il propose une écriture de la jouissance sexuelle et dégage la logique et la spécificité de la jouissance féminine. Si cette jouissance est définie par Lacan comme ce qui « tourne autour de la jouissance phallique » dont « la femme se définit d'une position du *pas-tout* ». Qu'en est-il des conséquences éthiques de l'assomption de cette jouissance ? Nous tenterons de répondre à partir de l'analyse d'une comédie grecque d'Aristophane (392 av. J.-C.) : « L'Assemblée des femmes ».

Argument

L'Assemblée des femmes est une pièce de théâtre qui se centre sur l'idée selon laquelle « il faut remettre le gouvernement aux mains des femmes » car c'est à elles que l'on confie les maisons, la gestion et la dépense. De cette idée simple, un constat en découle : qui mieux qu'elles pour en savoir quelque chose sur la

façon de gérer le destin des Athéniens, de la démocratie, pour remettre de l'ordre là où le désordre a pris place, pour redonner un sens nouveau à la *Politeia* ? Somme toute, l'assemblée des femmes a pour but de remettre aux mains des femmes la gestion d'une économie de la démocratie et par là même, pourrions-nous dire, la gestion de l'économie pulsionnelle des hommes mais aussi celle des femmes elles-mêmes. La pièce se déroule dans un contexte où l'on ne lui prête guère de qualités décisionnaires aux femmes, elles sont là pour asservir les désirs des hommes accomplissant et se faisant l'instrument de leurs fantasmes. Les hommes sont présentés comme maîtres en toutes choses y compris du corps des femmes et cela ne va pas sans une position active des femmes, dans laquelle elles se mettent à leur service. En quoi consiste cette position active des femmes ? S'agit-il d'une certaine forme de masochisme féminin ? Lacan s'est toujours opposé à l'idée d'un masochisme féminin. Il en dit que le supposé masochisme féminin se soutient d'un fantasme masculin : « dans ce fantasme (...), c'est par procuration que l'homme fait soutenir sa jouissance de quelque chose qui est sa propre angoisse ». Dans ce registre du fantasme, certaines femmes peuvent s'y prêter par indulgence pour ce qui se devine être une fragilité de leur homme et/ou par les nécessités actives, et non passives, de leurs propres fantasmes. Voulant se déloger de cette place qui les met au service du fantasme de leurs hommes, les femmes de l'Assemblée sont poussées par un désir décidé ; elles prennent la résolution de prendre en main leurs destins.

Tout d'abord, elles s'organisent afin de décider la façon dont elles vont mettre en œuvre leur participation à l'assemblée. Elles pensent en femmes tout en se rendant à l'assemblée déguisées en hommes. Elles sont donc contraintes de laisser leurs habits de femmes, voire leur manière de s'exprimer, de faire usage de la parole, elles doivent porter le costume d'hommes et se l'approprier. Autrement dit, elles se servent du semblant pour mieux y parvenir. Pour ce faire, elles s'essayent dans le discours qu'elles entendent prononcer à l'assemblée. Ce discours apparaît comme un élément essentiel, un point d'appui nécessaire, crucial. Il se veut débarrassé d'éloges « en trop » à l'égard des orateurs. Une des participantes exprime son incrédulité à accomplir une telle démarche dans laquelle les femmes occuperont au sein de l'assemblée les places habituellement réservées aux hommes : « quoi, dit-elle, un essaim de femmes au cœur frêle, parler au peuple ? Et comment feront-elles ? ». Une autre femme, Gaillardine, plus convaincue d'y parvenir, lui rétorque : « Elles s'en tireront le mieux du monde... ». Pour Gaillardine, si l'on prête aux hommes la qualité de « beaux parleurs », il n'en demeure pas moins que les femmes soient pourvues de cet attribut qu'elle considère comme étant une « spécialité féminine ». Le logos, elle le sait mieux que quiconque, ne leur échappe pas, n'en déplaise aux occupants habituels de l'assemblée.

La répétition du rôle d'hommes pour ces femmes ne passe pas seulement par l'exercice et la maîtrise du discours mais aussi par le déguisement en homme, disions-nous précédemment, par les habits propres aux hommes. Il ne s'agit pas

d'un déguisement, à proprement parler, mais c'est avant tout une parure, voire une parade masculine qu'elles organisent. La pièce présente une version de la mascarade féminine² que J. Lacan a avancé, dans laquelle se dissimule le masque féminin. Ce masque derrière lequel il n'y a rien. Cela fait dire à Lacan que la femme veut être aimée pour ce qu'elle n'est pas. Si Freud a mis l'accent sur le « *penisneid* » de la femme (revendication de ne pas avoir reçu de la mère le phallus), dans la mascarade il s'agit de l'inverse du « *penisneid* ». Le sujet cache ce qu'elle a pour faire croire qu'elle ne l'a pas. L'avoir devient encombrant dans le fantasme puisqu'il apparaît nécessaire au sujet de faire semblant d'en être dépourvu. Ainsi, la jouissance du sujet est de garder secret ce qu'elle a pour faire valoir ce qu'elle est. Elle masque son avoir et de ce fait, elle est dans le semblant. C'est ce que Lacan note comme étant « sa procédure sacrificielle, tout faire pour les autres, adoptant les formes les plus élevées du dévouement féminin, comme si elle disait « Mais voyez, je ne l'ai pas, ce phallus, je suis femme, et pure femme ». Et ceci, le sujet l'adresse essentiellement aux hommes qui l'avaient admirée sous sa face de femme phallique.

Revenons à « l'assemblée des femmes » et à la façon dont Gaillardine et les autres femmes mettent en place ceci : elles piochent dans leurs vestiaires de leurs hommes divers objets masculins - pardessus, chapeau, entre autres -, pour mieux affirmer et mieux sceller cette mascarade féminine. Tous les moyens sont bons à utiliser et elles ne s'en privent pas. « Sois un homme » est la consigne

donnée par Gaillardine, la capitaine. Devenir un homme ne va pas sans le rapport que chaque femme entretient avec sa position subjective et avec sa propre sexualité. L'ordre, l'impératif donné par Gaillardine met l'accent sur l'être sexué et la façon dont chacune y fait face. Lacan dira à propos de l'être sexué des femmes : « l'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole ». « L'Autre qui s'incarne comme être sexué, exige cet *une par une* »³. Ainsi pour Gaillardine, cela résulte d'une tâche qu'elle mène avec aisance ; elle fait fonction de président de séance, elle ordonne, commande, dispose et distribue la parole *une par une*. Elle est à même de diriger les autres femmes par les conseils qu'elles leur prodiguent : « Mets-toi la couronne, l'affaire presse. Allons, tâche de bien parler, comme un homme, dans la bonne attitude, en prenant appui sur ton bâton ». Aucun détail ne lui échappe et elle semble saisir mieux que quiconque les symboles par lesquels un homme se tient. Gaillardine déjoue les ruses que le discours, inconscient car empli de lapsus, tend aux autres femmes qui ne parviennent pas à jouer le rôle d'hommes mettant à nu leur dérobade.

Ainsi, voulant duper les hommes, elles finissent trompées, elles-mêmes, par leurs propres mots ; elles disent plus qu'elles ne veulent, dévoilant ainsi leur être féminin. Lacan dans son séminaire sur « Les formations de l'inconscient » dit à propos du discours inconscient : « le discours inconscient n'est pas le dernier mot de l'inconscient, il est supporté par ce qui est le dernier ressort de

l'inconscient, et qui ne peut être articulé autrement que comme désir de reconnaissance du sujet ». Ce désir de reconnaissance, Gaillardine et les autres femmes en font preuve par leur parade. S'apercevant de l'étourderie de ses congénères, Gaillardine décide elle-même de tenir le rôle qui s'avère insoutenable pour les autres. Pour mieux les convaincre, elle prend un ton solennel pour discourir ; qu'il n'y ait pas de doute qu'en face d'eux se tient un de leurs. Elle engage une parole précise et posée donnant à entendre auprès de ses auditeurs l'écho de son désir.

Cette meneuse d'Aristophane, Gaillardine (Praxagora dans le texte grec), promulgue les réformes que Platon énoncera quelques années plus tard dans la République : suppression de tout négoce, mise en commun des richesses, des femmes et des enfants. Dans la cité devenue une gigantesque famille, l'union libre est la règle et l'émancipation des femmes illustre la thématique générale de la libération des corps qui, outre la sexualité, concerne ici une joyeuse débauche alimentaire. À preuve, la transformation des tribunaux en réfectoires, de la tribune en resserre à vin, l'importance accordée au banquet final, sans oublier le registre scatologique, omniprésent.

Gaillardine représente les autres femmes, décide de prendre la parole en leur nom et en son nom ; son discours ne se veut pas seulement une rhétorique⁴ mais il est surtout l'énonciation d'une parole qui porte sur un ordre nouveau dans

lequel les femmes ne seraient plus un objet d'échange où elles seraient reconnues comme des êtres parlants avec leurs désirs propres. Cela suppose une dialectique dans laquelle le corps est pris non pas comme un objet mais comme un corps parlant. Dans le Séminaire IV « La relation d'objet », Lacan citant Lévi-Strauss dit ceci : « l'échange des liens de l'alliance consiste exactement en ceci : " J'ai reçu une femme et je dois une fille ", le principe même de l'institution de l'échange et de la loi, fait de la femme purement et simplement un objet d'échange, elle n'est intégrée là-dedans par rien ». Dans le même paragraphe un peu plus loin, il dira ceci : «...Dans toute la mesure où elle est exclue de cette première institution du don et de la loi dans le rapport direct du don d'amour, elle ne peut vivre cette situation qu'en se sentant réduite purement et simplement à l'état d'objet ». C'est donc cela le lieu duquel Gaillardine souhaite sortir et veut sortir ses congénères : de l'état d'objet afin de devenir sujet. Son but étant d'en finir avec cette place dans laquelle elle et les autres femmes se sont pendant longtemps logées. C'est à partir du questionnement et d'une décision affirmée que Gaillardine parvient à se convaincre et à convaincre les autres de la possibilité d'ériger un statut nouveau quant à la place des femmes dans la cité.

Le semblant est un jeu sérieux : le coup d'État féminin met au jour les pires dysfonctionnements de la cité et débouche sur une violente satire. Métamorphosée en tribun, Gaillardine attaque successivement la pratique des procès avec leurs faux témoignages et leurs délations, les marchandages de tout

poil, la « canaillerie » des démagogues dont elle cite quelques exemples historiques, reconnaissables par tout citoyen d'Athènes. L'esthétique carnavalesque s'exerce alors pleinement puisque, parallèlement aux femmes masculinisées, Aristophane met en scène des maris aux allures féminines, revêtus des robes de leurs épouses. Le travestissement sexuel est un artifice efficace, un outil théâtral mis au service de la vérité : c'est en se déguisant qu'on démasque, en se masquant qu'on dénonce.

A rebours d'une héroïne qui redéfinirait les traditions, et porterait mieux qu'un homme, Gaillardine incarne la féminité qui ex-siste et déjoue l'appui de l'Autre par devers le « désert de la jouissance ».

Conclusion

L'Assemblée des femmes, pièce d'Aristophane, traite non seulement du malentendu fondamental existant dans le rapport entre les sexes, dans le rapport hommes-femmes, mais elle présente le désir d'une femme, Gaillardine, qui représente les autres femmes et décide de prendre la parole en son nom propre. Par son discours, Gaillardine entend mettre fin au statut de la femme comme objet d'échange. Elle décide de porter un discours qui résonne dans les oreilles des auditeurs qui l'entendent car il est l'écho de son désir. Pour ce faire, elle se sert des semblants du langage, qui à l'occasion, se présente sous la forme d'une parade masculine. Son discours véhicule un message en accord avec sa

« mascarade féminine » : une démocratie où les femmes soient reconnues en tant qu'êtres parlants ayant des désirs propres. En ce cas, la mascarade est une façon de transformer le « n'avoir pas » en un bien que les hommes voudront avoir, un bien désirable. Elle assigne donc dans le discours de la Cité; une place au discours des femmes, à leurs désirs, à leurs jouissances féminines et par là même à la sienne. *A contrario*; de certains mouvements féministes d'aujourd'hui où la cause semble parfois se noyer dans une certaine forme de misandrie ou de haine contre les hommes, Gaillardine défend la cause des femmes s'emparant du droit non pas tant depuis un versant haineux mais à partir d'un versant sublimatoire à partir duquel elle démontre point par point la nécessaire participation des femmes et leur rôle à jouer dans la démocratie de la cité. C'est en cela, nous semble-t-il, qu'une responsabilité subjective lui revient, au moment où elle décide non pas seulement de siéger dans l'assemblée et de se servir de la rhétorique mais surtout de prendre en charge son destin et par là même son être sexué féminin.